

# LA FRANCE DE DEMAIN

N° 199.

20 JUIN 1913.

---

---

## LES BLANCS ET LES NOIRS

---

### I

Je vais essayer de donner un aperçu de ce que sont les mœurs et le caractère de quelques-uns des peuples nègres à qui les blancs offrent « les bienfaits de la civilisation ». C'est, je crois, le meilleur procédé pour montrer les grandes difficultés d'une semblable entreprise et combien, en l'occurrence, la distance de la coupe aux lèvres est grande.

Parlons d'abord des Congolais, puisqu'ils sont à l'ordre du jour.

Dans la région du Bas-Congo et des Cataractes, on rencontre des savanes, des marécages, des vallées fertiles, des forêts réfugiées sur les alluvions des ravins, et des longues chaînes de basses collines. Elles portent sur leurs croupes les huttes rondes des villages, d'où la fumée s'élève.

Les indigènes sont doux et inoffensifs, mobiles, fatalistes au point de ne pas songer à se tirer d'un bien-être qu'ils sentent pour échapper à un danger qu'ils savent inévitable, mais qu'ils ne voient pas encore. Ils sont légers, incapables d'attention, vaniteux, mais gais, exubérants et naïfs. Sans courage contre les maladies internes, dont l'inconnu les effraie sans doute, ils supportent avec stoïcisme les blessures et les mutilations.

Ils se laissent gouverner par des chefs et des sorciers qui se partagent et se disputent une autorité généralement sans vigueur.

Les riches sont rares et ils font parade de leur fortune et la dépensent parfois par vanité. Quant aux autres, ils sont insoucians, négligents et joueurs. Ils empruntent, s'endettent et ils aliènent finalement leur liberté au profit de leur créancier. Les hommes supportent allégrement la servitude, car ce sont leurs femmes qui travaillent. Elles cultivent le sol et moissonnent, elles coupent le bois, entretiennent les feux, cuisinent, élèvent les enfants. Leur seigneur coule une vie oisive, sans aucun souci de l'avenir et sans le tourment de la moindre ambition.

Bien que les noirs possèdent l'instinct du commerce et se plaisent à visiter les marchés, ils désirent rarement s'enrichir. Ces gens ne se sentent pas pauvres et ils ne se trouvent pas malheureux, quoiqu'ils soient souvent faméliques.

La terre, la forêt et la rivière leur servent un minimum nécessaire de nourriture et même le superflu. Au lieu de passer comme nous au bureau de la régie pour acheter du tabac, petits et grands en récoltent qui croît spontanément sous leur main, et ils le fument à tout propos. Ils fument aussi le chanvre qu'ils trouvent à côté.

Le matin, ils prennent un premier repas composé de quelques fruits, de quelques épis de maïs ou de poisson à demi fumé.

Durant la torride chaleur de l'après-midi, ce sont les douceurs de la sieste, puis le noir s'éveille pour prendre sa pipe et bavarder.

Le soir, il dine de bananes grillées, de manioc bouilli, de poisson fumé et parfois de fourmis blanches rôties. N'ayant pas la conversation des livres pour occuper son esprit, il se réunit à ses voisins pour d'interminables palabres sur les sujets les plus insignifiants.

La nuit tombée, les tambours appellent à la danse, et le

bal dure jusqu'à la fatigue, puis on dort. Et le lendemain, on recommence.

Le noir subit avec résignation le cours des saisons dans son village où il se plaît. Il supporte facilement l'atmosphère humide et surchauffée de l'Equateur, car sa peau, plus suante que la plus poreuse alcarrazza d'Andalousie, rafraîchit son corps qu'elle suffit à vêtir.

La quiétude de ces sauvages serait sans doute complète, s'il n'y avait pas les reptiles venimeux, les insectes cruels, les maladies et surtout l'esprit mauvais qu'ils cherchent à se rendre propice, car il envoie aux mortels les douleurs et les craintes.

Pour conjurer le mal, ces êtres superstitieux ont recours à la magie des sorciers. Quant à la mort, ils ne la redoutent point, étant le passage d'une vie passable à une vie meilleure. Quitter ici-bas pour ailleurs, c'est comme franchir le portage d'une rivière à une autre où la pirogue sera plus commode et le poisson plus abondant.

Plus à l'Est, très loin des côtes, où le sol disparaît sous la luxuriante végétation d'immenses forêts, les noirs sont là, comme dans l'éternelle obscurité d'une grotte dont la voûte formée par l'enchevêtrement des branches et des feuilles est impénétrable aux rayons du soleil.

Dans ces pays (tels que l'Arouimi) règne la lutte de tous contre tous. La loi du plus fort est seule appliquée. La guerre entre les tribus est perpétuelle, et l'indigène est inquiet, circonspect, querelleur, défiant. Ces êtres vivent sous la menace constante d'être pris ou tués, c'est-à-dire d'être réduits en esclavage ou d'être mangés.

Mais cette ambiance de danger quotidien les cuirasse d'indifférence et d'inertie. Rien ne saurait altérer leur insouciance. Ils jouissent pleinement des bons moments et ils se résignent dans les mauvais. Ils ignorent les espoirs et les regrets.

Bien entendu, ils ne cherchent pas à pénétrer le mystère de la nature et de la vie; ils acceptent, sans hésiter, les plus

singulières et les plus inimaginables explications des accidents les plus graves comme des événements les plus simples.

Dans leur solitude, le monde extérieur leur échappe, et leur ignorance est incroyable. Qu'ils soient anthropophages ou non, ils sont simples, crédules, naïfs et faciles à dominer.

Leur principal défaut est l'incapacité de prévoir qui fait les races inférieures. Tuent-ils un éléphant ou un hippopotame, ils ne songent pas à conserver une provision de viande. Ils se gavent jusqu'à ce que « les dents leur fassent mal ». Ils emplissent leur estomac au point de rester plusieurs jours sans pouvoir remuer.

Pourtant, ils sont sobres d'ordinaire, mais ils ne sont pas des sages qui s'appliquent à modérer leurs appétits pour épargner.

Le goût du travail ne leur est pas encore venu, peut-être parce qu'ils n'en ont pas besoin. L'heure où ils ont faim est tout leur avenir. Or, la nature met à leur disposition les moyens de garnir leur table avec le moindre effort, que dis-je ! ils se passent même de table.

Ils ne voient donc aucun inconvénient à agir en rentiers paresseux et indolents.

Car, ce sont vraiment des rentiers à qui trois ou quatre centimes de revenu quotidien suffisent pour vivre et que la terre leur paie en nature, chaque jour, à « guichet ouvert ».

\*  
\* \*

Allons rendre une visite à nos sujets de la Côte d'Ivoire que nous nous appliquons à faire disparaître de la surface de la terre en leur vendant par millions de litres les mortels alcools de traite dont l'Allemagne fournit les trois quarts. C'est une honte et une imbécillité que cette destruction systématique des autochtones.

Leur « civilisation africaine » est plus avancée qu'au Congo. Mais ils n'en vivent pas moins en état d'hostilité permanente, même entre gens d'une même tribu.

Ils pratiquent la pêche et l'agriculture. En général, au bout d'un an ou deux, ils déplacent leurs plantations ou leurs jardins. Cette coutume leur a été sans doute imposée par la prodigalité d'une terre qui s'épuise d'autant plus vite qu'elle donne plus à la fois.

Les chefs et les riches possèdent des esclaves qui mènent peu à peu le même genre de vie que leurs maîtres. L'esclave est bien nourri, très rarement malmené, mais, — ombre au tableau — il risque d'être tué et enterré à la mort de son seigneur, pour le servir dans l'autre monde. Il est vrai qu'il n'a pas l'horreur de la mort. Pourtant la vie n'est pas désagréable pour ces gens. Voici l'emploi d'une journée qui vous le démontrera.

Le jour venu, maîtres et esclaves s'en vont ensemble au travail. Vers 9 heures, déjeuner de maïs grillé (surtout quand il est vert) ou bien de bananes également grillées si on ne les a pas cuites sous la cendre. Des ignames ou du manioc cuit à l'eau et assaisonné de sel et d'huile de palme, varient le menu. Après le repas, le travail reprend, surtout pour les esclaves, jusque vers 3 heures de l'après-midi, puis c'est le repas principal qui est très abondant, vu la prodigieuse élasticité des estomacs. Parfois, les cuisinières préparent des plats recherchés où il entre de l'huile de palme, des arachides fraîches, du poisson fumé, de la viande, et qu'elles relèvent avec du piment ou certaines plantes aromatiques dont la saveur et le parfum sont agréables.

Ensuite on se baigne, on se pommade, on revêt un pagne propre, puis on se promène ou bien l'on se groupe pour les palabres qui se prolongent fort avant dans la nuit, surtout par un gai clair de lune.

Le travail journalier des agriculteurs est de quatre à cinq heures, pendant deux mois et demi environ, de fin février au commencement de mai.

Quant au travail intérieur, il est réservé aux femmes esclaves et libres.

Et d'abord, de même que les vestales, elles entretiennent

les feux qui ne s'éteignent jamais, sauf là où les allumettes ont pénétré. (Les feux continuels assainissent l'air, aussi je crois l'introduction des allumettes plus nuisible qu'utile.)

Chez les cultivateurs, les femmes, épouses ou esclaves, sèment, plantent, sarclent, apprêtent le repas. Chez les pêcheurs, elles fument en outre le poisson.

Les enfants sont bien soignés. Ainsi la mère fait prendre à ses enfants au moins un bain chaque jour, toujours suivi d'un lavement.

Après le repas du soir, les femmes se parent, puis elles se promènent en portant leur dernier-né sur leur dos ou à cheval sur leur hanche.

Chez les Krouboys de la côte, les hommes sont marins et ils ne cultivent pas. Ce travail est abandonné aux femmes, comme cela se voit aussi sur les côtes d'Europe.

Depuis qu'ils sont entrés en rapport avec les Européens, ils s'embarquent sur les bateaux qui font la côte, à 1 fr. 25 par jour. Ils s'engagent aussi comme passeurs de barre et ouvriers dans les factoreries, à 45 francs par mois avec ration de vivres, de tafia et de tabac. L'engagement terminé, ils rentrent au village en rapportant des pagnes et des cadeaux pour les femmes. Le surplus d'argent est mis en commun pour acheter les boissons alcooliques des blancs, du gin, du rhum, du tafia, et d'autres épouvantables mixtures qui sont bues à la régéade au milieu des farandoles et des danses.

Les ressources épuisées, ils se laissent nourrir par leurs femmes jusqu'au passage d'un vapeur ou jusqu'à un nouvel engagement.

Au bord de l'Océan, outre les produits du pays, on consume ceux d'Europe, tels que biscuit de mer, conserves de sardines, de morue, de thon, de saumon, du corned beef, du porc salé, et même du pain. Grâce à la civilisation, les Krouboys boivent le plus qu'ils peuvent de vin, d'absinthe, de rhum, de gin, d'anisado, de bière et de limonade.

Ils aiment à porter des pagnes de toutes nuances, dits

guinées ! (1) Hommes et femmes achètent des vêtements européens s'ils le peuvent.

Loin des rivages de la mer, à mesure qu'on s'enfonce dans la forêt, les pagnes se font rares ; le noir se croit assez vêtu d'une ficelle à la ceinture, ou d'une simple poignée d'herbes.

Les villages sont indépendants les uns des autres, avec des usages et des coutumes particulières qui font loi. Un ou plusieurs chefs avec un conseil d'anciens forment le gouvernement. En général, le chef est écouté et respecté. Il rend la justice, commande les combattants en cas de guerre. Bien que reconnu comme le maître du sol, il ne dispose toutefois que de la part qu'il fait cultiver par ses sujets et ses esclaves. Il ne travaille pas lui-même.

Sa mort est le motif de longues réjouissances, parfois de sacrifices humains. Alors, on égorge au moins deux hommes et une femme qu'on enterre aux côtés du défunt. Ce seront ses serviteurs dans l'autre monde.

Cette fête des funérailles dure une année. Ce sont des festins interminables dont les poules, les chèvres, les moutons et les bœufs font les frais principaux, puis, chaque soir, ce sont des danses prolongées au son des tambours, et qu'on anime en tirant des coups de fusil.

L'avoir du chef passe au fils aîné de la sœur aînée, ou à défaut, au plus âgé des frères. Il en va de même pour les petits domaines des indigènes dont le terrain a été garanti au premier qui l'occupe.

Les pêcheries appartenant à une famille sont héritées par le neveu le plus âgé par ordre de naissance. Leur propriétaire a la faculté de les vendre, mais il lui faut l'assentiment de sa famille. Les palmiers peuvent devenir propriété individuelle. De même qu'un gibier, l'acajou appartient à celui qui abat l'arbre et le caoutchouc à qui saigne la liane. Une

---

(1) Le pagne vaut de 1 fr. 50 à 30 et 40 francs. Il y en a de 150 francs. La moyenne est de 6 à 12 francs.

plantation devient la propriété de celui qui l'a créée, et il a toute liberté pour la vendre ou la louer.

Vous voyez que cette société n'est pas mal organisée. Elle a ses chefs au pouvoir délimité par l'usage, un régime de propriété qui varie suivant son objet et un mode d'héritage qui semble bien raisonnable.

La femme n'est pas non plus dans une mauvaise posture, car, quoique le mari soit l'unique possesseur de biens, elle a droit au dixième des revenus. En outre, elle dispose de tout ce qu'elle peut gagner par son industrie. Elle a sa part des gains du commerce qu'elle pratique dans les marchés. De cette façon, elle épargne la réserve qui assurera sa subsistance en cas de veuvage et qui lui permettra de remplir les agréables devoirs de grand'mère.

Dans ce pays agricole où l'on a d'autant plus de chances de s'enrichir qu'on dispose d'une main-d'œuvre plus nombreuse, le grand nombre de femmes, d'enfants et d'esclaves constitue le principal élément de la fortune qui est surtout mobilière. Aussi, l'indigène s'applique à augmenter le chiffre de ses enfants qu'il habitue au travail de bonne heure. Il est plus juste de dire qu'il les fait travailler de bonne heure parce que seuls ils sont doués d'une activité qui diminue dès l'âge adulte et disparaît dans la suite pour être remplacée par l'inertie.

Le mâle est donc fier d'une grande famille et les enfants naturels trouvent plus facilement un père qu'en Europe, car il se présente immédiatement plusieurs compétiteurs pour les reconnaître. Chez nous, nous en sommes à la recherche de la paternité.

On cite des chefs qui amassent des richesses considérables dont ils font parade à l'occasion de la grande fête des Ignames qui dure toute une semaine. Alors, leurs femmes se montrent vêtues des plus beaux pagnes et surchargées de coûteux bijoux. Les hommes s'installent devant les portes et ils font un vaniteux étalage des étoffes précieuses achetées aux blancs, et des bouteilles ou des dames-jeannes



ventrues qui renferment leur poudre d'or et leur or monnayé. Tel en possède pour 200,000 à 300,000 francs, et même pour un million.

Mais ces capitalistes ne sont que des thésauriseurs maldroits. Enfouissant leurs trésors dans la forêt en de secrètes cachettes, la mort qui ne prévient pas toujours, les surprend, et dans ce cas tout cet or est perdu.

Ces mésaventures ne sont pas fréquentes, car les riches sont rares. L'habitude est plutôt de ne pas économiser pour ses vieux jours, ni pour ses héritiers.

A quoi bon prendre tant de précautions dans un pays de printemps perpétuel où la pauvreté est confortable, où l'on coule une vie mêlée de plaisirs et de jeux qu'on assure avec deux mois et demi de travail, à raison de quatre à cinq heures par jour ? (1) Car on vit de peu, et, en outre, la forêt abonde en gibier et le poisson pullule dans les rivières et les lagunes.

Ils ont donc le loisir de bavarder pendant le jour, de danser pendant la nuit et de célébrer de fréquentes cérémonies en l'honneur des poissons, de la chasse et de la nouvelle lune. Ils honorent aussi leurs fétiches en buvant le plus possible, en se parfumant et en s'enduisant de pommades.

Durant ces fêtes, les riches se livrent à de grandes dépenses par ostentation. Peut-être cette peu utile somptuosité est-elle préférable au risque de perdre son or, encore plus inutilement enterré au pied d'un arbre ?

Autrefois, avant l'arrivée des blancs, dans la région côtière où le coût de l'existence est le plus élevé, un noir vivait aisément avec une dépense journalière de 20 à 30 centimes. Grâce aux « bienfaits de la civilisation », il fait maintenant plus maigre chère avec une dépense triple. On assure qu'un homme marié ne s'en tire pas à moins d'un franc par jour.

Ces chiffres concordent avec les renseignements plus dé-

---

(1) Ce court espace de temps suffit. Ils cultivent le manioc, l'igname, la banane, le tareau et le piment.

taillés que j'ai pu me procurer sur le budget d'un noir de la Côte d'Afrique (colonie anglaise).

Je vois qu'un pauvre dépense par an environ 150 francs ; un homme de la classe aisée le double, environ 300 francs ; un riche huit fois plus qu'un pauvre, soit environ 1,200 francs.

On comprend dans cette somme la nourriture, la boisson, le chauffage, la réparation de la maison, les vêtements, les présents, les funérailles, les soins de maladie, le mariage ou l'achat des femmes, et les cérémonies et fêtes. Ce sont les funérailles et le mariage qui entraînent les plus grandes dépenses. A mesure qu'on s'éloigne des côtes, la vie est de moins en moins coûteuse.

Dans toute notre Afrique Occidentale, on rencontre des types variés de nègres qui sont disséminés sur un immense territoire. De même qu'à la Côte d'Ivoire, leurs tribus et leurs clans sont soumis à des chefs dont la conduite est réglée par des coutumes assez fortes pour protéger l'individu dans une certaine mesure.

Ces noirs ressemblent beaucoup à leurs autres frères africains. Ils présentent les mêmes saillies du caractère. Ce sont les mêmes grands enfants naïfs, crédules, faciles à duper, imprévoyants au point de ne pas même garder de graines pour les prochaines semailles, capables d'attachement, sensuels, portés à l'ivrognerie, vaniteux, et animés par-dessus tout d'un profond dédain pour le travail. Du reste, pas trace d'ambition chez eux. La vie est si facile qu'on les excuse. Un individu qui paie 5 centimes 1 kilogramme de millet, mange aisément au delà de sa faim, et il n'a pas de pressants motifs d'être inquiet du lendemain. Aussi, dans de si heureuses conditions économiques, chacun s'ingénie à passer à autrui la corvée du travail. Il résulte fatalement d'un pareil état d'esprit que l'esclavage est la base de leur organisation sociale.

\* \* \*

Il n'en peut être autrement, puisque, sans doute sous l'influence de la race et du milieu, tous fuient l'effort que les

plus intelligents imposent aux plus simples et les chefs de famille aux femmes et aux enfants.

En ce moment, notre administration cherche à remplacer par le travail libre ce que nous appelons le travail forcé. Or, à la grande surprise des Européens, les esclaves affranchis par nous et élevés au grade de « captifs libérés » ne se considèrent comme vraiment libres que le jour où ils sont devenus à leur tour propriétaires de captifs. Car, pour eux, la liberté commence seulement avec l'oisiveté, parce que le travail est le lot des esclaves.

Les blancs devraient comprendre que des êtres dominés par une incroyable passivité native et une incorrigible apathie, ne se soucient aucunement d'être libres, et qu'ils seront toujours exposés et disposés à devenir les esclaves d'hommes plus énergiques ou simplement moins inertes. Au fond, ces nègres ont le « tempérament fonctionnaire » de tous ceux qui se sentent incapables de vaincre les difficultés de la vie. Ils acceptent facilement d'aliéner leur personne et de se soumettre à un travail qui leur vaudra les vivres et un gîte, sous la protection et la responsabilité d'un maître.

Chez nous, ce maître est l'État, à qui l'on fournit du travail consenti. Et là-bas, exactement la même chose nous paraît être un travail forcé. Mais les nègres qui deviennent esclaves ne le restent pas à leur corps défendant. Ils se comportent en employés qui se sont soumis volontiers à une tutelle qui plaît à leur indolence et à leur indifférence.

Le général Faidherbe, qui les connaissait bien, a écrit :

« Ce qui manque aux noirs, c'est la prévoyance, la suite dans les idées. La force active de volonté leur fait défaut, ils n'ont que celle d'inertie ; c'est à cause de cela qu'on peut en faire des esclaves. »

Or, je ne vois pas comment l'administration des Européens pourra leur donner la prévoyance, la suite dans les idées, la force de volonté, ni comment elle pourra vaincre cette inertie qui tient à la race et que le climat encourage sans cesse.

Il est certain que le noir est tellement passif qu'il

a besoin d'être constamment guidé et aiguillonné par la volonté d'autrui (1).

L'esclavage familial lui convenait certainement mieux que le prolétariat où l'on va le jeter avec le travail consenti que les blancs lui veulent imposer non pas pour le civiliser, mais en réalité pour s'enrichir eux-mêmes le plus vite possible.

Mais qui oserait soutenir que dans certaines circonstances l'esclavage est nécessaire et le meilleur des pis-aller ?

Le lecteur qui ne perdra pas de vue les faits précédents comprendra combien sont écrasants les impôts coloniaux et surtout certains impôts directs qui nous paraissent les plus insignifiants.

Demander par exemple une capitation de 12 francs par an à un indigène qui vit avec 10 centimes par jour (2) c'est lui demander cent vingt journées de nourriture. Chez nous une personne qui dépenserait 3 francs aurait donc à payer 360 francs.

GABRIEL BONVALOT.

---

(1) Il semblerait que la majorité des habitants de l'Afrique se ressemblent, car le Fellah d'Égypte a des défauts analogues : imprévoyance, crédulité, désordre, insouciance, apathie. Il a le même goût vaniteux de la dépense et il consacre à une fête le gain d'une année. Il a la même faiblesse d'emprunter et de s'endetter jusqu'à ce qu'il ne travaille plus que pour les usuriers. Pourtant, on lui reconnaît une intelligence « vive, facile et étendue », mais ces dons lui sont inutiles faute de bon sens et de jugement pour les féconder. En outre, la fermeté de caractère lui manque complètement. Son excuse est que le pays où il vit, son beau ciel, sa terre fertile et les inondations bienfaisantes et périodiques du Nil, le dispensant des longues inquiétudes et des efforts tenaces.

(2) Un Fellah de Carnack dépense 142 fr. 03 par an pour se nourrir avec sa femme, sa mère et deux enfants. Il ne lui est donc pas indispensable d'être un foudre de travail pour nourrir sa famille. Un peu moins de 30 centimes par jour suffisent pour alimenter cinq personnes.

Aux Indes on a calculé qu'un Indien pauvre peut parer à toutes ses dépenses avec 36 francs par an. Cela ne fait pas 10 centimes par jour. La majorité de nos Indo-Chinois s'en tirent avec 10 à 15 centimes.